

LE MUSÉE
D'HISTOIRE NATURELLE VOUS PRÉSENTE

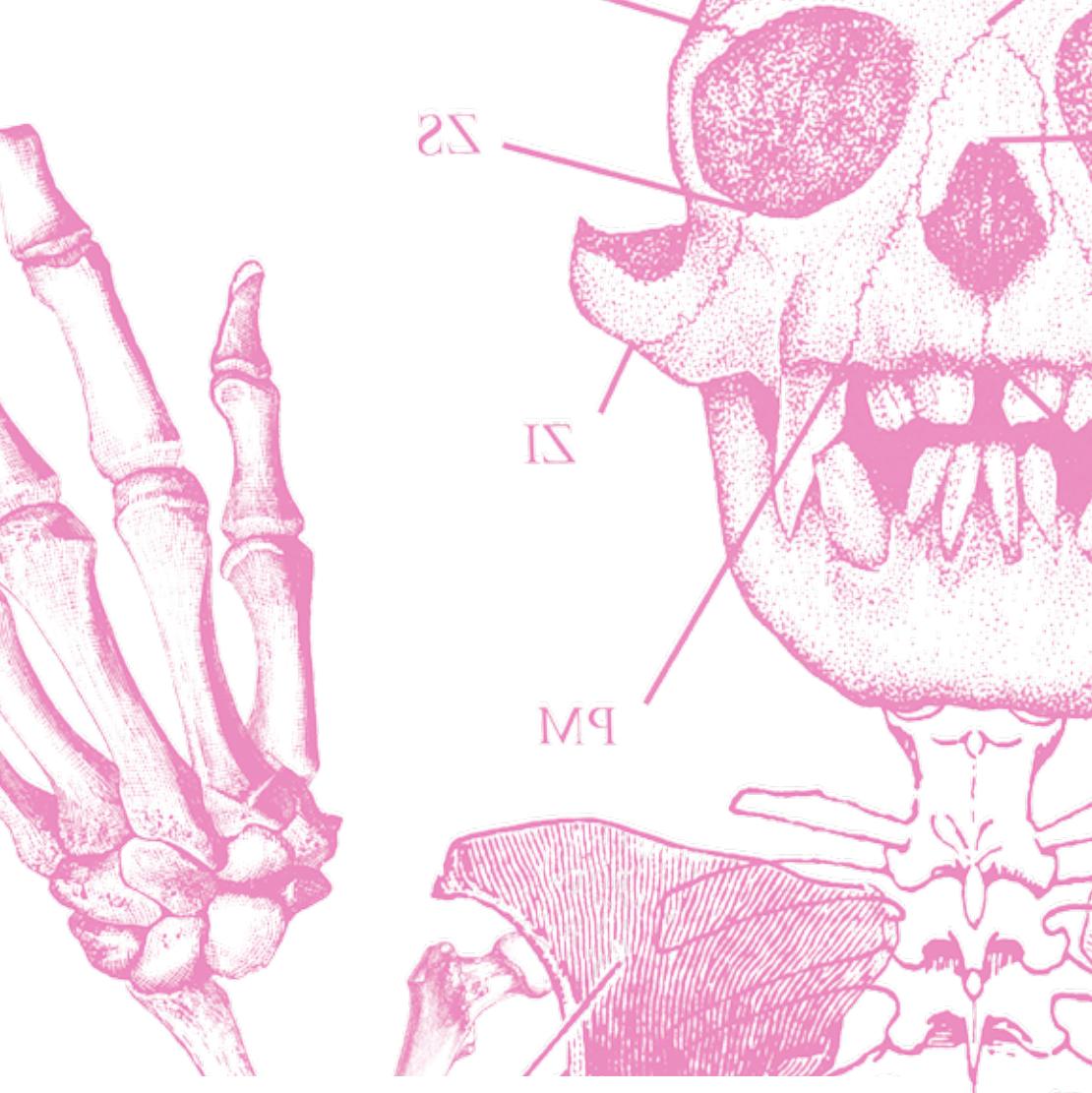
ANATOMIES DE L'ÉTRANGE

L'étrange et le normal
à travers les collections du musée

ZS

SC.

t.p.



TEXTE Vanessa Nurock, maître de conférences en philosophie au département de sciences politiques de l'Université Paris 8 Vincennes-St Denis et chercheuse au Labtop, et Judith Pargamin, conservatrice du Musée d'histoire naturelle de Lille.

PHOTOGRAPHIES Anaïs Gadeau, Ville de Lille.

Ouvrage réalisé avec le généreux soutien de l'Association des Amis des Musées de Lille
Dans le cadre de l'exposition Anatomies de l'étrange, présentée du 19 octobre 2012 au 3 mars 2013.

ANATOMIES DE L'ÉTRANGE

L'exposition Anatomies de l'étrange interroge la notion d'étrange à travers les collections du Musée d'histoire naturelle de Lille.

Qualifier quelque chose ou quelqu'un d'"étrange", c'est le classer en dehors de l'ordinaire. L'étrange nous permet donc de déterminer, *a contrario*, ce qui nous semble "normal", que ce soit dans le champ naturel, social, ou même politique. Cette catégorisation est loin d'être insignifiante : en observant et déterminant l'autre, le différent, l'exotique ou encore le monstrueux, nous disons également ce que nous voudrions être en tant qu'individus et communautés. Les pièces présentées dans cette exposition invitent à interroger nos processus d'élaboration des normes en puisant tant à la source de la culture "populaire" que de la culture "savante".

Des collections de musée qui tracent des repères

Les objets qui constituent les collections d'un musée ne sont pas choisis au hasard. Dans un musée d'histoire naturelle, ils sont habités par une "vocation" qui s'affirme dans leur constitution d'objet scientifique. Un spécimen naturel sert à décrire la nature, à présenter un étalon d'une nouvelle espèce découverte. Un objet ethnographique servait au quotidien des individus qui l'ont créé, que ce soit pour les événements les plus prosaïques comme les plus sacrés, et il l'illustre au sein de la collection muséale.

Présenter ce panorama de la nature et des sociétés implique de prêter attention aux formes inhabituelles, à ce qui diffère de ce que nous connaissons : spécimens monstrueux, objets extraordinaires, etc. Ces pièces de la collection du Musée attestent qu'un intérêt pour l'inconnu, mais aussi pour la façon de l'expliquer, imprègnent tout autant la constitution du savoir érudit que notre imagination collective et la culture dite populaire. C'est pourquoi l'un des parts pris de l'exposition "Anatomies de l'étrange" est de chercher à promouvoir une circulation entre la culture érudite portée par les collections du musée et la culture populaire.



Masque warime, indiens piaroa, Vénézuela,
XX^{ème} siècle

t.p.

L'étrange comme extra-ordinaire

La rencontre avec un "autre", différent, mène immanquablement à la comparaison avec soi-même. En quoi est-il différent ? Ces différences sont-elles amples ; sont-elles acceptables, voire souhaitables ; sont-elles explicables ? L'extraordinaire, c'est étymologiquement ce qui sort de l'ordinaire. Le rapport à l'étrangeté constitue une partie de la dynamique de chaque culture lorsqu'elle étend ses propres frontières. Confrontés à l'étrange, nous pouvons réagir de deux manières opposées : nous pouvons le rejeter purement et simplement ou bien chercher à le comprendre. Dans les deux cas, l'étrange nous permet de mettre à nu la manière dont nous constituons ce qui nous semble "normal". Lorsque nous ne rejetons pas radicalement ce qui est étrange, nous pouvons adopter différentes postures. Tout d'abord, nous pouvons chercher à ramener l'inconnu au connu. Ainsi, lorsqu'ils trouvent des crânes fossiles d'éléphants nains, les Grecs de l'Antiquité, qui ne connaissaient pas cette espèce depuis longtemps disparue de leur environnement, l'interprètent comme des restes de cyclopes en confondant

la large cavité nasale avec une orbite oculaire. Par ailleurs, nous pouvons, à côté de notre catégorie "normal", constituer une catégorie alternative regroupant des objets irréels qui permettent d'enrichir notre imaginaire. La licorne fait partie de ces animaux fantastiques. Présent dès l'Antiquité, le mythe de la licorne prend une matérialité à la diffusion dans les cours royales du Moyen-âge des premières longues dents de narval, cétacé proche du dauphin vivant dans les eaux arctiques. Rapidement objet de curiosité, on prête à ces objets naturels des propriétés particulières de protection contre les poisons. De ce fait, ils acquièrent rapidement une valeur marchande liée à leur utilisation et font l'objet d'un commerce. Dès le XVI^e siècle, pourtant, leur existence est mise en doute par Ambroise Paré, qui les identifie à tort comme des dents de morse. Une fois son existence définitivement démentie par la science, la licorne continue cependant de peupler nos mythes et notre imaginaire. Elle apparaît dans de nombreux contes mais aussi films et livres contemporains. Elle est ainsi porteuse d'une certaine



Crâne d'éléphant adulte
(*Loxodonta africana*)



Roussette de Malaisie (*Pteropus vampyrus*)

forme de vérité même si elle n'est pas réelle.

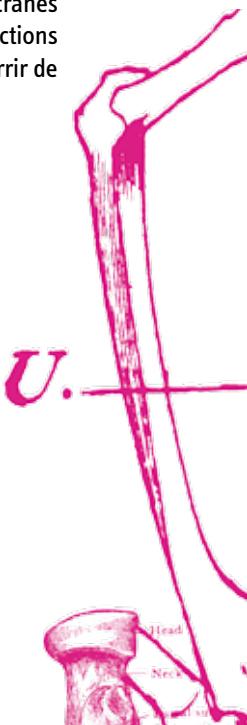
Enfin, nous pouvons investir certains êtres réels de propriétés fantasmées, construisant ainsi une forme d'étrangeté qui est révélatrice de nos craintes. C'est notamment le cas des animaux nocturnes, en particulier les rapaces, qui pâtissent dans l'imaginaire collectif d'une réputation négative.

On citera l'exemple des Romains pour qui les chouettes (de la famille des strigidés) n'étaient autre que la forme animale de sorcières, les *striga*, qui entraient la nuit dans les maisons pour sucer le sang des nouveaux-nés.

Les chauves-souris ont aussi cette réputation de se nourrir de sang alors que seules trois espèces sud-américaines sur près de 1000 existantes ont effectivement ce régime alimentaire. La chauve-souris est en outre très souvent associée à deux types de personnages dans l'imagerie populaire. Le premier, issu des *comics* américains, est Batman, l'homme chauve-souris, justicier vengeur de la nuit. Le second, plus ancien, est le mythe du vampire. Longtemps assimilé dans la culture populaire à un personnage maléfique, le vampire connaît actuellement un regain d'intérêt. Il assume de plus en plus ouvertement sa dimension transgressive en retournant les normes de notre société, que ce soit par l'adoption de la culture *queer* dans la série télévisée *True Blood* ou l'inversion de la figure de la blonde terrorisée des films d'horreur en une héroïne fé-

ministe dans la série *Buffy contre les vampires*. Plus encore, il en vient même à être présenté sous un aspect des plus glamour, comme c'est le cas de la série de romans à succès américains *Twilight*, où il incarne non plus seulement le désir mais la promotion de valeurs familiales, voire puritaines.

La rencontre la plus extraordinaire, c'est sans doute celle que nous pouvons faire avec un autre être humain dont les pratiques sont très différentes. Les musées d'ethnographie conservent les traces matérielles de cette curiosité à l'égard de l'autre. Au sein des collections, on trouve de façon récurrente des objets liés aux croyances et à la mort. La manière dont on traite une dépouille, que ce soit celle d'un proche ou celle d'un ennemi tué au combat, fascine parce qu'elle touche un acte intime et irréversible de l'existence. C'est la raison pour laquelle momies et autres crânes trophées, présents dans les collections des musées, ont pu servir à nourrir de nombreuses légendes urbaines.



La métamorphose

La métamorphose désigne, dans le règne animal, la transformation d'une forme larvaire en une forme adulte, ce passage déterminant pour l'individu de profondes différences aussi bien de forme que de milieu de vie. Ce phénomène correspond à une réalité biologique très précise et touche différents grands groupes du règne animal : les arthropodes (insectes et crustacés), les amphibiens, les échinodermes (étoiles de mer) et les mollusques.

Mais la métamorphose peut aussi être considérée sous l'angle de la transformation : au cours de sa vie, un être humain subit une série de transformations, avec par exemple l'arrivée de caractères sexuels secondaires telle la poitrine pour les femmes.

Au-delà de ces transformations naturelles, inévitables, tout individu peut choisir – ou se faire imposer – d'autres métamorphoses corporelles. Ces transformations et métamorphoses physiques ou symboliques le conduisent à questionner son identité. La transformation volontaire, ou socialement

subie, impose au corps des modifications plus ou moins importantes, parfois douloureuses, voire handicapantes et mutilantes.

Dans sa dimension sociale, la métamorphose corporelle artificielle peut tout autant être l'expression d'une volonté de sortir du groupe, de la normalité, comme au contraire une façon de se conformer à des traditions et à une norme. Il est d'ailleurs troublant de voir que certaines pratiques très courantes à une époque puis abandonnées refont leur apparition dans certains mouvements et contre-

Chaussures pour lotus,
Chine, avant 1850.



cultures. Ainsi le port d'un corset contraignant fortement la taille en forme de sablier, pratique courante au XIX^e siècle et abandonnée à partir des années 1920 environ, a perduré dans l'imagerie érotique, et perdure encore aujourd'hui sous sa forme la plus extrême dans certains milieux fétichistes pratiquant le *tightlacing* (laçage serré).

Une autre façon réversible de se changer passe par l'utilisation de masques et de parures. Masques et parures cachent et révèlent tout à la fois l'individu qui

les porte. Lorsqu'ils couvrent le visage, ils confèrent à l'utilisateur un anonymat qui le rend tout autre : un animal, un esprit, un ancêtre, etc. Dans les rituels sociaux, l'individu masqué perd symboliquement son identité propre et devient un prolongement de la communauté. Lors de pratiques guerrières, le masque est censé communiquer à son porteur les qualités de ce qu'il personnifie : force, agressivité, endurance.

IS

Enfants siamois (moulage en plâtre)

La monstruosité

En son sens premier, le monstre est celui qui s'écarte des normes habituelles, qu'elles soient physiques ou morales. En cela il inquiète et fascine. Le mot "monstre" vient du latin *monstrare*, qui signifie désigner. Montré du doigt, en retour, le monstre "fait voir", il "met en avant" certaines caractéristiques tant de celui qui est regardé que de celui qui le regarde. Le monstre ne se rattache pas seulement à *monstrare*, il pointe également vers le terme *monere*, qui signifie avertir, instruire.

En caractérisant le monstre, nous décrivons ce que nous ne voudrions pas être, ce que nous voulons exclure de nous-mêmes et du champ commun, soit parce que nous le considérons comme contre-nature, soit parce que nous le considérons comme anti-social. L'exploration de cette zone obscure et à la marge que représente le monstre nous aide sans doute à prendre la mesure de l'écart à la norme que nous sommes prêts à accepter. Elle nous permet également de mettre en lumière la manière dont nous construisons nos normes.



Sur le plan scientifique, l'enregistrement des naissances monstrueuses remonte à l'Antiquité, mais il faut attendre le XIX^e siècle pour que le monstre devienne l'objet d'une science, la tératologie, à travers les travaux d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Ce dernier propose une classification des monstres en fonction des anomalies, qui seront plus tard rattachées à des erreurs survenues lors de différentes étapes du développement embryonnaire. Au XX^e siècle enfin, certains travaux de térogénétique prendront pour objet d'étude les mécanismes mêmes des mutations liés à des molécules chimiques ou à de l'irradiation.

Intégré au domaine des recherches de la science, le monstre devient un instrument permettant la compréhension des mécanismes et des phénomènes rares. Il incite à chercher à comprendre l'étrange plutôt qu'à le rejeter, notamment en envisageant dorénavant sa singularité biologique.

Les sciences de l'évolution ont pu ainsi établir que le monstre est en fait source de diversité : il est le support de la mutation qui introduit de nouvelles caractéristiques physiques et participe à l'évolution des espèces.

Même s'il a été intégré aux objets d'étude de la science, le monstre n'a jamais perdu le statut de phénomène spectaculaire et fascinant qu'il a acquis au cours des

siècles. Entre le XVIII^e et le XX^e siècle nombreuses ont été les mises en scène de la monstruosité et de l'exotisme – du cirque de type “Barnum” au zoo et au Music Hall - qui favorisaient le développement d'un voyeurisme certain. Mais aujourd'hui encore, la frontière est pour le moins ténue entre information et exhibition, comme en témoigne la télé-réalité diffusée aux Etats-Unis sur les deux jeunes sœurs siamoises biciphales Abigail et Brittany Hensel.

Aujourd'hui, avec les progrès des taxonomies médicales, avec les efforts des sociétés modernes pour faire respecter et intégrer les “handicapés”, l'usage de la catégorie de “monstre” dans le public ne fait plus guère référence à une qualification physique : une personne désignée comme monstre l'est d'un point de vue moral. La fascination persistante exercée par le monstre est encore très vivace aujourd'hui, on le voit notamment dans la culture populaire cinématographique et télévisuelle. Toutefois la caractérisation des “esprits criminels” est loin d'aller de soi. Changeante selon les époques et les cultures, elle renvoie peut-être avant tout à un besoin d'isoler celui qui est qualifié de “monstre criminel” dans une sphère clairement délimitée, parfois même manichéenne. La science et la technologie sont alors susceptibles de se faire les instruments de cette mise en ordre, voire de cette mise aux ordres, du mental.

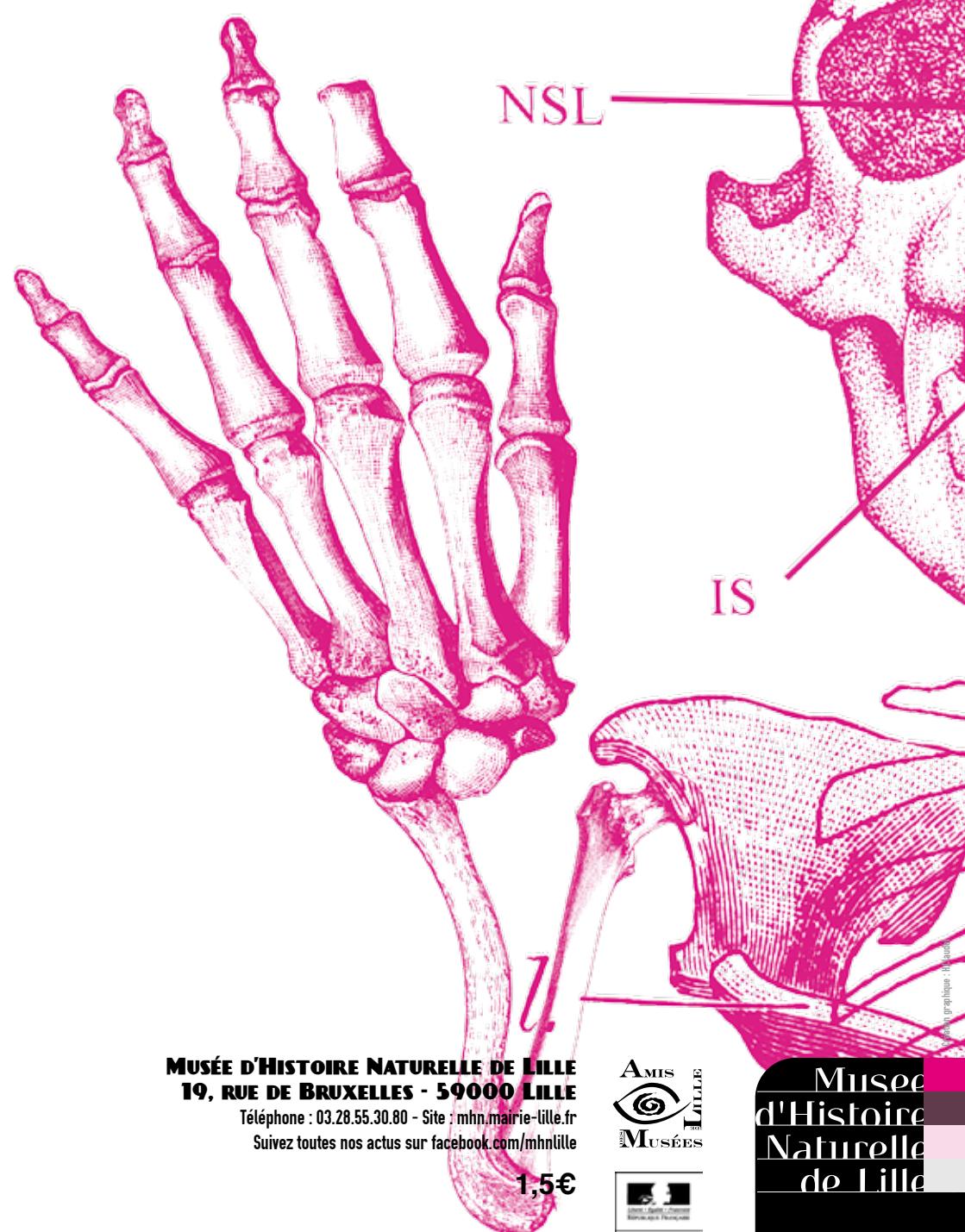
Une étrangeté à méditer

S'il était une conclusion à méditer des anatomies de l'étrange, c'est peut-être que l'étrange, et donc la norme, ne vont jamais complètement de soi. En construisant l'étrange, en le montrant, en l'intégrant dans nos cultures, c'est notre propre identité que nous construisons. Choisir ce que nous considérons comme étrange, déterminer nos rapports avec lui, c'est donc, consciemment ou inconsciemment, nous choisir nous-mêmes et choisir la société dans laquelle nous voulons vivre.



Test de diagnostic des pulsions
de Léopold Szondi - 1937





**MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE DE LILLE
19, RUE DE BRUXELLES - 59000 LILLE**

Téléphone : 03.28.55.30.80 - Site : mhn.mairie-lille.fr

Suivez toutes nos actus sur facebook.com/mhn.lille

1,5€



**Musée
d'Histoire
Naturelle
de Lille**

Ville de Lille